

par
Léo Tamaki



Ta mère est un bon uke

Milieu des années 90. La vingtaine naissante et les hormones en ébullition, ébloui par ma rencontre avec Tamura senseï, je me lance passionnément dans l'aïkido. Mais passé par le karaté et d'autres disciplines où l'on trouve plus de confrontation, je considère avec dédain la majorité de mes compagnons de pratique. Parmi les rares à trouver grâce à mes yeux, un jeune homme basané. Souriant, il attaque avec enthousiasme, et arrive à suivre quelle que soit l'intensité. Je pratique avec plaisir avec lui et me dit que cela lui donnera aussi l'occasion de progresser. Mais peu à peu je me rends compte que... ce jeune homme m'enseigne sans le dire et sans paroles! D'un niveau clairement supérieur au mien, suffisamment sûr de lui pour ne pas avoir besoin de me le faire sentir, il m'a généreusement corrigé sans que je m'en rende compte à travers le prêt de son corps en tant qu'uke. Ce jeune homme était Brahim Si Guesmi.

Effet Dunning-Kruger

"L'ignorance engendre plus fréquemment la confiance en soi que ne le fait la connaissance."

Charles Darwin

Mon expérience avec Brahim est l'illustration parfaite dans un contexte martial de l'effet Dunning-Kruger, un

biais cognitif selon lequel les moins qualifiés dans un domaine surestiment leur compétence. Il se traduit par le fait que :

La personne incompétente tend à surestimer son niveau de compétence ;

La personne incompétente ne parvient pas à reconnaître la compétence de ceux qui la possèdent véritablement ;

La personne incompétente ne parvient pas à se rendre compte de son degré d'incompétence ;

Si une formation de ces personnes mène à une amélioration significative de leur compétence, elles pourront alors reconnaître et accepter leurs lacunes antérieures.

Cela m'amène au moins à penser qu'il y a eu un minimum de progrès. Mais là n'est pas le sujet.

Uke

La pratique martiale se transmet par le travail, généralement répété, de mouvements où l'un des protagonistes recevra la coupe, frappe, clé ou projection, après ou sans attaque initiale de sa part. En aïkido ce partenaire est communément appelé uke.

Dans les anciennes traditions martiales du Japon, le rôle de uke était essentiellement tenu par un ancien

ou l'enseignant. Et pour le peu que j'en connais, c'était aussi le cas dans le reste du monde. Ce système n'a pas simplement de nombreux avantages, c'est tout simplement une évidence. Car un ancien :

Sait quels éléments sont travaillés dans un mouvement ou un enchaînement particuliers ;

Peut moduler l'intensité du travail en fonction des nécessités ;

A suffisamment d'assurance pour ne pas avoir besoin de rentrer en compétition avec celui qui exécute la technique ;

Etc.

Pourquoi, comment ces rôles ont-ils été inversés en Aïkido, est sujet à interprétation. Mon sentiment est que cela remonte au créateur du Daito ryu, Takeda Sokaku, qui souffrant probablement d'un stress post-traumatique, a passé une grande partie de sa vie dans la mystification. Certains de ses successeurs les plus compétents comme Kawabe Takeshi, instructeur en chef du Daito ryu Takumakai, prennent d'ailleurs régulièrement le rôle d'uke lorsqu'ils transmettent.

Le cœur d'une mère

Trop souvent les dojos d'Aïkido sont le lieu de compétitions puérides où le uke tente, avec ou sans succès, de blo-

quer son partenaire. Non seulement cela développe une représentation totalement fautive de la nature et la dynamique d'un véritable combat, mais cela contribue aussi à l'abandon de nombreux nouveaux pratiquants dont l'enthousiasme est douché par la répétition de rituels de soumissions et autres démonstrations de force infantiles.

On décrit souvent la structure d'une école ou d'un dojo comme une structure familiale. Selon ce schéma, on

peut alors considérer qu'uke est un père, un oncle ou un aîné. La comparaison fait sens, mais je pense que la transmission est encore plus efficace lorsqu'uke agit avec le cœur d'une mère ou d'une grande sœur. Naturellement, chaque famille est unique. Mais dans les représentations populaires, et bien que cela évolue rapidement, le père est fréquemment une figure d'autorité un peu distante, exigeante, et les relations entre frères sont empruntées de rivalité. Tandis que la mère, la grande sœur, sont bienveil-

lantes, patientes, et font tout pour votre succès. Je considère Brahim comme un grand-frère. Mais il avait suffisamment de force en lui pour faire preuve de ces capacités nourricières que l'on attend d'un véritable uke, et que l'on rencontre malheureusement plus souvent chez les femmes que les hommes. Ayons suffisamment confiance en nous pour, à notre tour, guider notre tori avec la main ferme mais bienveillante d'une mère. 41

Pertinence et Transmission en Aïkido : KÉZAKO ?

par
Oliver Gaurin



« Est-ce que vous vous sentez en danger lorsque vous effectuez une technique ?
Non ? Alors, il y a sûrement quelque chose qui cloche là-dedans ! »

L'idéal en aikido serait :

A) Apprendre les techniques (des katas à deux en fait : ce sont les « coques » des mouvements, ce qu'on nous fait apprendre en gros jusqu'au 4^e dan), puis :

B) En « sortir » ensuite (se détacher de leur caractère abécédairé, stéréotypé, creux et normatif (le : « C'est comme ça qu'il faut faire ! »... même si on ne sait pas pourquoi), sortir de leur caractère purement pavlovien aussi. C'est comme si soudain on les regardait « de l'extérieur » pour ce qu'ils sont : de purs signes, pour y mettre : du sens. Et « du sens », c'est quoi sinon un ensemble de réponses à ces questions : « Comment s'organise la « signature » de chaque mouvement et pourquoi ? ». Puis, enfin :

C) Il s'agit de se réapproprier ces techniques pleines de sens cette fois, pour les libérer

de la notion même de Kata. Le mouvement devient alors « vivant ». « Vivant », c'est à dire enfin : centré et disponible.

Bon, mais comment être sûr de ce qu'on met dans ces coques ? Comment être certain que ces sens soient justes ? Car, les deux grandes problématiques des savoirs en général, des savoirs des arts martiaux en particulier, et du savoir de l'aïkido de surcroît, ce sont : la problématique de la PERTINENCE, et la problématique de la TRANSMISSION. Tout part de là, du croisement de ces deux problématiques entre elles, qui en fait n'en forment plus qu'une seule qu'on pourrait nommer : la problématique de la LÉGITIMITÉ. On tombe ici sur la notion de droit : droit d'arcane (caché) d'un côté, droit vulgaire (publique) de l'autre ! Or, comme ces savoirs autrefois guerriers étaient au départ tenus secrets (gnose, ou : « science haute du connaître »), il va de soi que cette double problématique est elle-même fortement antinomique. Pourquoi ? Parce qu'elle jongle sans cesse entre : le secret et la divulgation justement.

Ce paradoxe fut résolu par deux moyens

très différents, parfois mêlés d'ailleurs : 1) par le confinement et ses codages (préservé fidèlement le(s) SECRET(S) dans un cercle très restreint de « connaisseurs » : des INITIÉS). Globalement et alors, le confinement revient à se poser cette question : « Qui peut, ou non, avoir accès à tel ou tel savoir ? ». Et de plus : « À quelle profondeur de cette gnose justement ? ». On dit alors que c'est un savoir ÉSOTÉRIQUE. Et le mot ésotérique n'a rien à voir ici avec le mot « mystique » ou « religion ». Il dénote seulement le fait que la « vraie » connaissance, ou la connaissance factuelle considérée par ce groupe comme telle, est uniquement réservée à des initiés, et peu importe ce qu'elle contient.

La deuxième solution :

2) consiste à supprimer les secrets, la notion même de secrets, ou ses niveaux de profondeurs particuliers (qui faisaient de la gnose : un ensemble fermé et donc secret). Donc : on DIVULGUE ! Le savoir devient alors : EXOTÉRIQUE. Il perd de son ou de ses essences. Mais il rentre par là même dans le domaine du droit et de l'opinion (DOXA). En cela, il